

# Ce n'est que du cinéma ?

Barbara Wahl

## Les films qui racontent l'école.

Est-ce un hasard si ces derniers temps de nombreux films viennent greffer leurs histoires sur fond d'école ? En marche arrière, nous voyons défiler : *La journée de la jupe* de Jean-Paul Lilienfeld (2009), *Entre les murs* de Laurent Cantet (2008), *L'Esquive* de Abdellatif Kechiche (2004). L'école désagrégée, difficile pour les enseignants, pénible pour les élèves, inquiétante pour les familles (là, il faut aller voir, du côté de l'Amérique, le massacre du film *Elephant* de Gus Van Sant, par exemple) devient le lieu qui tourne parfois au cauchemar.

Jusqu'à présent, elle n'avait pas été une source d'inspiration particulièrement exploitée ; c'était du monde anglo-saxon que nous venaient la plupart des films ; ils en parlaient comme d'un monde à part, élitaire et peuplé de jeunes gens surdoués, dans un milieu strictement masculin et fortement conservateur (*Le cercle des poètes disparus* de Peter Weir reste un modèle du genre).

Cependant, qu'il s'agisse de France ou d'Angleterre, les films « à l'école » n'étaient pas des films sur l'école, ils s'y situaient parce qu'elle est le lieu de la jeunesse, de l'adolescence. Mais les films dont nous voulons parler ici sont des films sur l'école, mieux, ce sont les histoires des enseignants plus que des élèves ; des personnages totalement privés du halo mythique qui entoure leurs collègues anglais, dépourvus de grandeur. Ils ne se révoltent pas contre leurs supérieurs, mais sont convoqués chez le principal pour rendre compte de leurs erreurs (*Entre les murs*) ou, comme dans *La journée de la jupe*, ils perdent totalement le contrôle de leurs nerfs et passent d'un seul coup du mauvais côté en terrorisant leurs élèves sous la menace d'un pistolet. C'est le portrait de personnages un peu faibles dont on perçoit cependant la force de résistance à l'usure quotidienne, à la répétition de frustrations et à l'incompréhension de leur entourage.

Il n'y a plus là l'ombre de présence du charme du professeur de littérature anglaise de *Le cercle des poètes disparus*, pas non plus l'ombre du moindre intérêt passionné de ses élèves envers ce qui leur est enseigné.

La manière même de filmer l'école est totalement différente par rapport à la tradition précédente : les situations

sont prises en direct, les élèves sont de « vrais » élèves et non pas des acteurs, la caméra est en permanence en classe, et même le professeur de *Entre les murs*, François Bégaudeau, est bel et bien enseignant de français au collège. En revanche, si l'actrice de *La journée de la jupe* est Isabelle Adjani, elle a en commun avec le personnage raconté une très profonde similitude identitaire. Les deux professeurs en question résumés sans doute bien la situation dans des classes urbaines, aujourd'hui : soit ils sont décontractés, en léger désaccord avec leur proviseur en cas de conflit avec les élèves, mais toujours capables de renégocier leur rôle, et c'est le cas de François Marin, soit ils sont « mal vus » par le principal et leurs élèves mêmes, incapables de gérer leur classe, soupçonnés d'incompétence et vite exclus du cocon protecteur des collègues qui se désolidarisent, telle est la situation de Sonia Bergerac dans le film de Lilienfeld.

**Est-ce donc si dramatique d'enseigner aujourd'hui ?** - Apparemment, il n'y a plus de protection pour la catégorie des enseignants : ni le prestige culturel ni la position sociale ni la confiance des familles. On se demande parfois quel tour de passe-passe ils vont jouer pour capturer leurs élèves : le chant choral ? (c'est le cas du film



*Les Choristes* de Barratier, qui est toutefois situé dans un contexte humain et historique tout à fait différent), la pièce théâtrale de Marivaux à jouer ? (le professeur de *l'Esquive* y parvient), le dialogue « cool » ? (*Entre les murs*) et, dans la pire des hypothèses, toute pédagogie balayée, voilà le pistolet apparaître au bout de la main de la prof (*La journée de la jupe*).

Nous assistons le long de toutes les scènes filmées en huis-clos aux tentatives inefficaces des personnages : deux enseignants de français qui peinent pour réaliser leurs cours dans ce qui est devenu le lieu commun d'une dégradation quotidienne, un collègue difficile (sous le « difficile » il faut lire : grande ville, école publique, classes aux ethnies mélangées, familles pauvres). Nous sommes avec eux en classe ou dans la salle de répétitions où la protagoniste Sonia Bergerac essaie en vain de monter avec ses élèves un extrait de *Le bourgeois gentilhomme* de Molière. Entreprise impossible d'ailleurs, car une « mafia » dans la classe domine, incarnée par l'élève leader qui impose sa loi à tout le monde.

En somme, l'élève jouit de plus d'autorité que l'enseignante qui lève un peu la voix ou parfois invoque le silence, sans l'obtenir. La manière de saper le cours est la même que celle de *Entre les murs*, à peine plus violente : il s'agit de

répliques volontairement hors sujet, de résistance passive « *J'ai rien fait ! C'est pas moi !* », de blagues qui cassent l'atmosphère, « *Vous croyez vraiment que j'veais aller voir ma mère et que j'veais lui dire il fallait que je sois fusse* (sic) », d'une usure systématique de la patience et des nerfs du prof comme une balle invisible qui rebondit d'un élève à l'autre et reste toujours hors de sa portée. Très adroits, les élèves se cachent, au moindre reproche, sous le couvert de la position de victimes (*Vous êtes racistes, Madame !* ou bien *Vous nous insultez de pétasses, Monsieur !*) ou de la religion (*C'est dans le Coran*) ; une petite minorité silencieuse subit l'ambiance tendue mais n'ose pas prendre parti pour le prof, il faudrait payer très cher, le groupe ne tolère pas de distance, ni de différence.

Dans les salles closes, les situations se désagrègent assez vite ; le prof de *Entre les murs*, provoqué par les ricanelements des élèves, va les traiter de *pétasses* et être dénoncé pour cet écart, alors que dans *La journée de la jupe* la présence d'une arme va rendre la situation tendue comme celle d'une tragédie, jusqu'au dénouement final.

Quand Sonia Bergerac, menaçant toute sa classe prise en otage, négocie avec la police et réclame l'institution d'une *Journée de la jupe et du respect*, ce n'est pas seulement pour elle qu'elle le fait, mais aussi pour les jeunes filles de sa classe, systématiquement brimées, et parfois même violées, par les garçons. Le cauchemar, la violence, le mal ne sont donc pas dans le prof à bout de nerfs, mais bel et bien dans la classe, lieu des tensions sociales exaspérées par le sentiment de la totale inutilité de l'apprentissage scolaire, irréel, factice, inaccessible à des jeunes gens aux oreilles brûlées par le bruit de la ville, des slogans, de leur langue à l'envers, sans doute aussi incompréhensible pour nous que pour eux les alexandrins d'une pièce du dix-septième siècle...

**Pour sortir du cauchemar, il nous faut une preuve contraire** - La belle et bonne et douce autorité du professeur d'école des petits du film documentaire *Être ou avoir* de Nicolas Philibert ; l'atmosphère de la classe est là étonnamment profitable, les enfants apprennent, s'entraident, partagent tous les moments de leur journée et l'enseignant construit en même temps leurs connaissances et leurs relations dans un savant mélange de savoir-faire et de sensibilité, mais les élèves ne sont pas des adolescents et nous ne sommes pas dans une grande ville, encore moins dans une banlieue...

Une simple petite école rurale qui ne peut même pas se permettre d'avoir un professeur pour chaque niveau d'âge ressemble alors à une utopie ; un désir de retour à Rousseau et à son *Émile* élevé dans la nature refait surface, on en rêverait presque...

Barbara Wahl - Professeur à l'*Institution Scolaire d'Instruction Classique et Artistique* d'Aoste.

